

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 46

Artikel: Pour la galerie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une année plus tard, il recevait de sa cliente un faire-part lui annonçant qu'elle reconvoilait.

Une légende. — Mme Raffut à son mari :

— Est-ce vrai, Etienne, que les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires ?
— Ah ! ouah ! ils trouvent seulement le temps plus long.

Une vie sans mesure. — Deux consommateurs se plaignent à un cafetier qu'il manque une goutte au demi-litre de nouveau qu'ils ont demandé.

— Regardez voir, monsieur, le vin ne va pas seulement jusqu'à la marque.

— C'est vrai. Je vous demande pardon. Mais voyez-vous ce nouveau est si violent qu'il fait monter la marque.

A vous, maintenant, M. Lugeon.

VENDREDI dernier — pas hier; il y a une semaine — nous recevions de Gryon le télégramme que voici :

« Rédaction *Conteur Vaudois*,
» Lausanne

» Commencé hier descente du bloc Juste Olivier. Arriverons demain village. Montez. »

(Signé) Amiguet.

Comme nous ne pouvions malheureusement monter — ce n'est pas que le désir nous en manquait, oh non ! — nous nous sommes associés en pensée à la joie de nos amis de Gryon et y avons été aussi de notre télégramme :

« Amiguet, député, Gryon,

» Bonne fête ! Vive Olivier ! Vive Gryon ! »

Conteur.

Ah ! ce fut une bien belle fête ! Oh ! fête de famille, tout intime. Mais personne n'y manquait. Comme dans les « Noces de Jeannette » :

Tout le village était là.

C'est « en Solalex » que les hommes forts de Gryon — il ne resta presque que des femmes et des enfants au village — sont allés chercher le bloc, dont quelques jours auparavant une délégation du Comité de l'Association Olivier avait ratifié le choix.

Tout le monde s'attela à la tâche. Lorsqu'on arriva à quelque distance du village, on trouva la musique, le sexe charmant et les enfants qui attendaient. Cris de joie; acclamations des deux parts. Puis, en avant la musique, et le joyeux cortège se mit en marche.

Près du grand bassin, à côté de l'église, un espace est clos par des mât que reliaient des guirlandes de petits drapeaux multicolores. C'est là. Le bloc est installé au beau milieu. Un grand silence se fait. M. le député Amiguet-Massard, membre du Comité, exprime en quelques mots la joie de tous. La fanfare exécute encore un morceau. On chante la « Taveyanne ». Puis on se sépare jusqu'au jour de l'inauguration.

Et maintenant, M. Lugeon, à l'œuvre. Vous savez qu'il s'agit d'inaugurer le monument l'an prochain, la veille de la mi-été de Taveyanne.

« Pour ce jour-là, nous disait M. le syndic de Gryon, on prépare de bien belles fêtes. On mettra les petits plats dans les grands ! »

— Je vous crois, M. le syndic, je vous crois. A l'an prochain !

*

Et, puisque nous parlons de Juste Olivier, voici à son sujet quelques lignes adressées à l'*Educateur* par M. le pasteur Renaud, à Morges.

Vieux souvenirs.

« Bien des personnes encore vivantes ont connu Juste Olivier. Taille un peu plus que

moyenne, large d'épaules, il était le fils de son père par le caractère. Il tenait de sa mère cette figure aux traits fins et réguliers, cette mélancolie que reflétait toute sa personne, cette distinction qui frappait de prime abord. Dans l'intimité, il causait plutôt qu'il ne contait, et pourtant que d'anecdotes charmantes nous avons entendues de lui !

» C'était en 1841. Il descendait à Cully, à propos de l'obélisque de Davel, dont il avait composé les quatre vers, quand il rencontra, à l'entrée de la petite ville, un groupe de garçons qui chantaient : *Il est, amis, une terre sacrée*. — Ce n'est pas ainsi qu'on doit chanter ce chant, leur dit-il en les abordant. — On le sait aussi bien que vous, lui répond le plus alluré de la bande. — Tu crois ? et sais-tu qui l'a composé ? — Non. — Eh bien ! c'est moi, et voilà comment on doit le chanter.

» Comme pour chacun, on pourrait juger Juste Olivier par ses amis. Il venait quelquefois à Givrins avec son intime, le peintre Gleyre, qu'il tenait en très grande estime.

» Il racontait que le tableau de *La Bataille du Léman* achevé, Napoléon III fit demander à Gleyre de le lui céder au prix qu'il fixerait. — Non, répondit le peintre avec un noble et patriote désintéressement, il est pour le Musée de Lausanne. — Donnez-nous au moins une copie, lui insinua-t-on. — Un peintre qui se respecte ne copie pas ses tableaux.

» Olivier racontait cela avec admiration.

» On avait invité les notabilités de la colonie suisse à une soirée aux Tuilleries. Gleyre refusa, dit Olivier, et retourna l'invitation en disant : « Les républicains ne vont pas chez les rois ». Olivier et sa fille s'y rendirent et, racontait-il, l'empereur l'aborda et l'entretint pendant quelques instants, puis il adressa une question à Mlle Olivier, qui se trouvait à côté de son père. « Oui, Monsieur », répondit-elle, oubliant l'étiquette; cette réponse excita le fou-rire des assistants.

» Mais c'est surtout à ses souvenirs d'adolescence et de jeunesse qu'Olivier aimait à se reporter. Il admirait son grand-père, député au Grand Conseil, qui faisait à pied, au moins une fois par semaine, les quarante kilomètres qui séparent Eysins de la capitale.

» Tel était Juste Olivier : le type du Vaudois par son idéal élevé, sa vie intime et son désintéressement.

*

M. Bersier, bibliothécaire cantonal et trésorier de l'*Association Juste Olivier*, reçoit toujours les inscriptions. Il n'en coûte que 2 francs par an.

Y s'y connaît. — La place d'équarrisseur de la commune de M*** était vacante.

Une brave femme vient présenter son fils comme postulant. Elle insiste beaucoup auprès du Syndic pour que celui-ci recommande le jeune homme à la Municipalité.

— Voyez-vous, dit-elle, si vous prenez mon fils, ces messieurs seront bien soignés.

Dialogue. — Jules, dors-tu ?

— Et si je ne dormais pas que me voudrais-tu ?

— Prête-moi trois francs.

— Eh bien, je dors.

— Mais tu parles ?

— Ah ! c'est que je rêve.

Pour la Galerie.

On entend parfois dire de X ou de Y, les quels s'efforcent à montrer leur savoir, leur faconde, leur habileté, leur torse, etc., etc. : « Oh ! il pose pour la galerie ! » Et cette sorte de comédie perpétuelle se développe, semble-t-il, de jour en jour, parallèlement aux progrès de l'instruction superficielle acquise

dans les revues et à certaines facilités financières qui permettent un luxe de pacotille à bon marché.

M. Untel, par exemple, aime à parler politique, il prévoit l'issue de la révolution russe, il est documenté sur le péril jaune, il a des « tuyaux » quant à l'influence anglaise en Afghanistan, il sait combien durera le ministère Clémenceau, il n'ignore aucun des articles secrets de la Triple alliance et on l'étonnerait énormément si on mettait en doute sa connaissance parfaite de la question balkanique. Ecoutez-le, au café. Il pérore, il affirme, il adjure, il s'échauffe, il prouve, il combat des hypothèses imaginaires et des oppositions illusoires. La galerie l'écoute, l'applaudit, l'admire. Il entasse bêtises sur bêtises, stupidités sur stupidités, hérésies sur hérésies, mais il les entasse si bien, si puissamment, avec un air de science si imperturbable et une conviction si réelle, que personne n'ose risquer un démenti, même une minuscule rectification...

Et, maintenant, ôtez-lui la galerie. Prenez-le solitaire, emmenez-le faire un tour sur Montbenon, dirigez la discussion sur le sujet préféré, sur cette merveilleuse politique dont il raffole, interrogez, sondez... Rien, rien, rien. Une vacuité navrante, un gouffre... La galerie absente, X. ne peut plus divaguer. A quoi bon ? Qu'en retiendrait-il ? Votre opinion personnelle lui importe peu. Vous ne le glorifiez point, vous ne l'encenserez point, vous ne l'applaudirez point. Tandis que les autres, après la conférence, se disent : « Tout de même, c'est un rude gaillard, un tout malin ».

J'en connais un qui ne joue aux quilles que si le jeu est entouré d'un certain public et s'il se sent plus fort que ses partenaires; je l'ai même vu amener avec lui quelques bonnes têtes pour assister à ses triomphes et l'en féliciter. J'ajoute qu'il reçoit les compliments d'un air modeste, mais d'une modestie supérieure que l'on peut traduire aisément :

— Laissez donc ! Ce n'est rien. Ah ! si j'avais affaire à de forts joueurs, alors vous verriez quelque chose.

D'ailleurs les compliments ne lui suffisent pas. Il ne se contente point des hommages, il veut la présence de ceux qui les lui rendent. La parole sans les corps n'est rien ; il lui faut les corps ; le calorique dont il vit, dont il s'anime, dont il s'échauffe, dont il se grise, fuit par ses pores, se répand, se disperse, se perd, s'il n'a pas autour de lui l'assemblée, la foule, la galerie. Donnez-lui cette galerie, et vous l'aurez avec tous ses moyens, sa force de corps, sa faconde, sa blague ; priviez-le, au contraire, de sa galerie, vous n'obtiendrez plus rien de lui ; vous aurez une intelligence médiocre, une verbosité terne, un être flasque. Il le sent à merveille lui-même, et il le sent mieux que personne : la galerie d'abord, tout ce qu'il vous plaira ensuite.

En somme, c'est un cabotin. N'a-t-on pas vu d'excellents acteurs faire *fiasco* complet devant une salle à moitié vide, oublier leurs rôles, chanter de travers, s'écoruler comme de bons hommes de neige fondus par le soleil. Ceux-ci je les comprends. L'art de l'acteur doit être soutenu par le public. Les applaudissements l'emballent, il se donne, il se livre. L'homme à galerie, fait de même, mais sans excuse, pour la glorieuse et le plaisir de faire admirer sa bêtise grandiloquente et ses appréciations ignares. Il est perpétuellement sur les planches en quête d'un rôle à jouer.

Dans la rue, tout rassemblement l'attire, il y court, il y vole, il s'informe, il s'inquiète, il s'occupe, il joue bruyamment la mouche du coche, il ennuie les gens, il embarrassé, il bouscule, mais il fait tout cela d'une façon si particulièrement autoritaire, avec un air si sûr de soi-même, avec une importance si emboîtante que les timides, les modestes, les calmes lui abandonnent le terrain. Sa grande joie, dans ce cas-là, sera

de donner son nom aux agents de police, si leur intervention fut nécessaire, et d'être cité comme témoin. Quelle superbe galerie qu'un tribunal !

Parfois, il faut le dire, son amour de paraître aura quelque utilité; pour peu qu'il ne manque ni de courage ni de force, il fera preuve de dévouement, il fera même preuve d'audace, de témérité. Mais le public doit être présent à ses actes de bravoure, comme il doit l'être à ses effets d'éloquence. Son courage ne se manifeste pas dans un désert. Il ne met jamais sa lumière sous un boisseau.

Et ses propres sentiments en pâtissent. Il est infiniment complexe, bon, méchant, vrai, faux, gai, triste, ouvert, distrait, raisonnable, fou selon que la galerie et l'occasion l'exigent. Il se sauve ou il se perd pour le public. Et si jamais un chagrin quelconque le pousse au suicide, soyez persuadé qu'il ne se tueras pas de nuit, mais en plein jour, afin d'être vu. Il se jettera du haut du Grand-Pont ou de la Cathédrale pour « faire impression ».

Somme toute, si cet homme est désagréable, il est rarement dangereux. Cependant, s'il convient d'ambitionner l'estime ou l'approbation de dix mille personnes, il ne faut pas dédaigner un chiffre beaucoup inférieur; et, assez souvent même, il vaut mieux avoir l'estime de soi, uniquement de soi que celle de la galerie. Peut-être M. Untel y a-t-il quelquefois pensé, mais il ne saurait réagir. Sa vie est ainsi faite : éblouir, étonner, émerveiller, poser... tant pis pour le reste.

LE PÈRE GRISE.

Aô catzimo.

DAI iâdzo que ia, on traôva dâi rudo dadou pê lè catzimo.

Lo menistre demandâvè on iâdzo à on gros gallâ se peinsâvè que Jésus-Christ sarâi tot solet po héretâ le royaume des Cieux.

— Cein ne pau pas lâi manquâ, repond l'autre, du que son père n'a que ci valet.

*

Lè bin probablio que lo menistre l'a tsampâ frou, coumein l'autro dè Gollion, que l'avai répondu que lai a dou bon Dieu. Et l'irè dau su lo pas de porta que tapâvè sè chôquè po se retzaudâ, câ fasâi na cramina. Iô vatelé on autre qu'arrevé po lo catzimo, et que l'étai tâ, du que veniai dè liein.

— Et que fâ-t-on kie ? que lai dese stuce.

— Pardienne !... que fâ-t-on quie ?... m'a fotu frôu.

— Et porqui ?

— Guiéro vau-t-on dere que lai a de bon Dieu se lo demande ?

— Baugro dè fou !... Ion.

— Au bin, va pî; mè que ié de don, n'a pas êta conteint ; m'a fotu frou. Tari ton affère.

F.

Ca, je vous le promets !...

GALOPIAU est un vieux païen, cynique, pince-sans-rire, fumiste à ses heures et affligé d'une réputation déplorable, parfaitement justifiée. Vous l'étonneriez beaucoup en lui disant qu'il y a d'autre buts dans l'existence que de courir après un bon morceau ou être en quête d'aventures bancales. Personne, comme lui, ne vous renseignera sur le meilleur Dézayre, ne vous dira où se trouvent la choucroute la mieux garnie et le foie de veau le mieux sauté.

Une fois par an, il tire une bordée du côté de Paris, pour traiter, dit-il, une « noctambulite aiguë » et vous pouvez être assuré de ne le trouver ni aux Français, ni aux Concerts spirituels. Par contre, toutes les boîtes de la Butte, toutes les brasseries du Quartier Latin lui sont familières. Vous le rencontrerez ici ou là, sortant d'un boui-boui pour entrer dans un beu-

rant et notant, au passage, un air rosse qui lui servira de leit-motiv jusqu'à la prochaine saison.

L'autre soir, débarqué au Moulin-Rouge, il faillit tomber à la renverse : c'est bien le pieux Cafard qu'il voit attablé devant une pile de soucoupes, le teint brûlé, l'œil allumé, accompagné d'une brune tapageuse, trop élégante, au chapeau monumental, au sourire dessiné par deux lèvres peintes et à l'accueil des plus avan-

gants !

Or, chez lui, le père Cafard jouit de la réputation d'un homme austère, défenseur de la morale, bien pensant, coopérant à toutes les œuvres pieuses et présidant assidûment l'Union libre de l'évangélisation mutuelle.

Il y eut un moment de gêne, mais ce n'est pas Galopiau qui fut le plus estomaqué ! Goguenard, fermant un œil pour éteindre la malice qui pétillait, de l'air timide et embarrassé d'un jeune homme qui avoue avoir cassé un saucier, il se penche à l'oreille de Cafard : « Mon cher Président, rendez-moi un service dont je vous garde la plus vive reconnaissance ; promettez-moi, rentré au pays, de ne pas dire que vous m'avez rencontré au Moulin-Rouge. — Je vous compte sur votre discrétion !... »

Une pirouette, et Galopiau se perdit dans la foule.

Le père Cafard a tenu parole et ce n'est pas de lui que je tiens ce potin ! E. F.

Lalivraison de novembre de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

L'officier allemand en 1906, par le commandant Emile Mayer (Abel Veuglaire). Simple histoire. Nouvelle, par Maurice Maillard. Une école de veuves aux Indes, par J. Pictet. Montagnes et montagnards du Caucase, par A.O. Sibiriakov (Quatrième et dernière partie). Le langage des animaux, par Ernest Tissot. La question de la paix et sa solution, par Ed. Tallichet. Lovey-Mary. Scène de la vie populaire en Amérique, d'Alice Cadwell Hegan (Seconde partie). Chroniques parisienne, italienne, russe, américaine, suisse allemande, scientifique, politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

La foire aux chèvres.

En 9 de ce mois, s'est tenu à Brent sur Clarendon, l'une des plus anciennes foires du pays, la foire aux chèvres, datant de 1486, selon un document latin dont nous traduisons quelques lignes.

« Charles duc de Savoie, du Chablais et d'Aoste, prince et vicaire perpétuel du Saint empire romain, marquis d'Italie, etc., etc., pour bons respects à la supplication qui lui a été faite par ses chers fidèles, sujets du village de Branafin de procurer quelque aide à ces lieux stériles, accorde aux dits hommes et à leur postérité, autorité et licence en force de privilège durable et à toujours, de faire tenir et célébrer toutes les années désormais et à perpétuité, le jour de la fête de Saint-Bartholomé, une foire libre et franche, sans charge.

» Donné à Carignan, le vingtîème jour de décembre, l'an du Seigneur mille quatre cent huitante-six...»

La liesse devait être grande, à cette foire d'antan, car la police était faite par le « garde des biens de la terre » aidé de nombreux citoyens et, en 1789, on dut décider que « ceux qui auraient des échauffements de vin et de colère seraient conduits aux arrêts jusqu'à ce que leur vin soit refroidi ».

Elle est bien modeste, cette unique foire de Brent, qui a conservé son caractère d'autrefois. Depuis longtemps, c'est le jour des règlements de comptes d'alpage ou de vendange, où l'on traite des affaires en dégustant à petits coups le nouveau pétillant et agréable, accompagné d'appétissantes saucisses préparées avec un soin spécial.

Bébé parle. — Monsieur s'étant aperçu qu'il prenait un peu trop de ventre, s'est mis, sur le conseil des médecins, à piocher pour tout de bon, une heure ou deux, dans son jardin.

La première fois surtout, il transpirait ferme, et bébé, voyant les gouttes de sueur dont l'auteur de ses jours arrosait la terre autour de lui, s'est écrié tout ahuri :

— Maman, viens donc voir, papa qui pleut !

Comme vous. — Tenez, madame Corbaz, voilà des bottines que vous donnerez à votre mari...

— Merci bien, monsieur !

— Au fait, pensez-vous qu'elles pourront lui aller ?

— Ah ! que oui, monsieur, mon mari a des pieds énormes !

Bonheur conjugal. — Es-tu heureuse dans ton ménage ?

— Oh ! ma chère ! mon mari est parfait. Il part le matin de bonne heure, il emporte son dîner, il ne revient que tard... Je suis aussi tranquille que si j'étais veuve.

Nouvelle ortographe. — Si la réforme de l'orthographe venait à être adoptée officiellement, voilà comment s'orthographierait, d'après cette nouvelle méthode, le dialogue suivant :

- Komensavati ? — Pamalétoï ?
- Okifécho. — Cépacroialblastépoxi.
- Tapalgosiséec ?
- Siméjépalsou !
- Bienmojenai... Ztofrumboc.
- Cépadrefu... Zacep.
- Alonzi.

La semaine-attractions.

Bigre ! les moyens de distraction ne manquent pas à Lausanne. Et dire qu'il est encore des gens qui ne sont pas contents. Que leur faut-il ? Et nous ne parlons pas des conférences et des concerts, qui sont légion, ces derniers surtout.

Mardi, à 5 heures, nous avons eu la première des séances de poésie, organisées par M. Bonarel à l'instar de celles de l'Odéon. Un vrai succès, qui répond pour toute la série.

Le soir, notre troupe de comédie donnait, devant une salle comble, la deuxième de *Vieil Heidelberg*. — Jeudi, eut lieu la troisième, devant un auditoire non moins nombreux. — Demain, dimanche, en matinée et le soir, dernières représentations de cette pièce, fort bien montée, nous l'avons dit, et que tout Lausanne voulut voir.

Mercredi et vendredi, la *Muse* tenait la rampe. Cette société, qui compte plusieurs de nos amateurs les plus aimés, a fort bien interprété *Sous l'Epaulette*, pièce en 5 actes de M. Arthur Bernède, une œuvre toute nouvelle. — Demain, dimanche, la *Muse* répète ce spectacle en matinée, à Orbe, où il sera sûrement salle comble et sera très applaudi.

Le *Kursaal* nous a offert, mercredi, une seule représentation de Polin, Polin de Paris, dans « *Madame l'Ordonnance* », une pièce faite pour lui, qui eut un grand succès de rire, mais dont le genre, par trop grivois, ne plut pas à tous. — Dès hier soir, comme chaque semaine, le *Kursaal* a un programme tout nouveau dont la composition est des plus alléchantes. Qu'en juge d'ailleurs par l'annonce.

Enfin, le *Théâtre du Peuple* donnera demain, la dernière représentation, irrévocablement, de *Les tabliers blancs* et de *L'Hospitalité*.

AVANTAGES PARTICULIERS

de la publicité dans le CONTEUR VAUDOIS

- 1° Lecteurs nombreux et de joyeuse humeur.
- 2° Accès dans les familles, cercles, cafés, etc.
- 3° Huit jours en lecture.
- 4° Attention certaine du lecteur, le nombre des annonces étant restreint.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.

AMI FATIO, successeur.